

## C'EST UN PEU TRISTAN MÊME TEMPS

Dada ne veut rien dire. Dada dit plein de choses, pourtant. Dada dit débile? Du tout, Dada dit débit débordant. Dada dit, Dada dédie : aux génies. Dada délire, Dada délie : les langues. Élire Dada dit lire, dit lyres, dit poésie, dit gaga, dit *nada*, dit rien. Dada ne veut rien dire et, pourtant, Dada dit beaucoup. Dada ne veut rien dire, mais Tzara veut dire tout, tout, tout. À dire vrai, Tzara me rendra fou. À dire vrai...

Quand je me couche quelque part, mes idées ne sont pas tirées vers le bas de ma tête, vers ma bouche donc, par la gravité. D'a-d'ailleurs, quand je reste trop longtemps debout, il m'arrive de bégayer, car les mots sont descendus jusqu'à ma gorge et s'y sont coincés. Quand je me couche, les mots s'entassent plutôt au fond de mon crâne. Ils y glissent comme un miel doré glisse sur les parois de sa bouteille en forme d'ourson, à la différence près que ma tête n'est pas transparente et que le soleil ne peut alors pas mêler ses reflets or au liquide foncé qui coule dans mon crâne. D'a-d'ailleurs, on me reproche souvent d'être opaque. Mes yeux opaques énervent les gens qui aiment croire pouvoir savoir ce qui se passe dans la tête des gens. Il ne se passe rien dans la mienne : tout y passe, mais rien ne se passe.

J'aime me coucher quelque part et croiser les mains derrière ma tête. Comme ça, je peux sentir les idées couler lentement. Ça m'apaise. Quand je suis couché et que les idées coulent, je pose des questions à Tristan. Tristan Tzara a créé le Dada. Peut-être qu'il m'a créé aussi. Quand je suis couché et que les idées coulent et que je pense à Tristan, je m'imagine glisser dans l'océan gluant de ses idées à lui. J'y aurais bien plus ma place que je ne l'ai ici. Les gens trouvent que je n'ai pas de logique, pas de sens. Je ne sais pas si j'en ai, mais je préfère ne pas en chercher, parce que lorsque je le fais, ça me donne froid au crâne et mes idées se glacent et arrêtent de couler. Quand mon miel se fige, je fige. Je cesse de penser. Et puis, cela peut prendre plus ou moins longtemps à mon flot crânien pour recommencer à se mouvoir. Chaque fois, j'ai l'impression qu'il ne recommencera jamais et, chaque fois, j'ai peur de devenir une statue. Le concept en tant que tel ne me déplairait pas particulièrement, mais je serais infiniment malheureux d'être devenu une statue sans qu'aucune main m'ait donné ma forme.

Je me sentirais à ma place parmi les idées de Tristan. Il doit avoir des idées brillantes, Tristan, des idées qui ont des reflets dorés même si son crâne n'est pas transparent. J'imagine que Tristan ne doit pas avoir des yeux opaques comme moi et que c'est à travers eux que le soleil entre pour verser ses filaments lumineux. Les idées qui coulent dans sa tête semblent toutes n'avoir pas plus de sens et de logique que moi. C'est d'a-d'ailleurs pour ça que je les aime. C'est pour ça que, tard le soir ou tôt le matin, dépendamment du moment de la journée au cours duquel je vais m'endormir, je lui pose des questions. Il ne m'a encore jamais donné de réponse que je puisse comprendre, mais c'est là tout l'intérêt. Tristan a une façon de dire sans dire qui me fascine et me

façon : il dit sans dire, mais le dit, pourtant, parce qu'il a tant de choses à exprimer que l'ordre logique des mots ne lui suffirait pas à tout dire.

J'attends à la fenêtre. Ce soir, la lune est presque pleine, mais pas complètement. On pourrait la croire pleine, mais il y a quelque chose en moi qui me dit qu'il lui manque un mince, très mince croissant. Ce soir, je mange très peu et lis beaucoup. Je lis beaucoup le poème « Élégie », de Tristan Tzara, parce qu'aux cinquième et sixième lignes, il me dit ceci et cela :

« je t'attends à la fenêtre chaque soir désenfilant des perles  
rangeant les livres, récitant mes vers »

J'ai l'impression qu'on attend ensemble, quand j'attends devant la fenêtre. Je voudrais bien désenfiler des perles, aussi, mais je n'en ai pas. Dans ma chambre vide et blanche, il n'y a que des livres de Tristan Tzara, une vieille table de chevet avec un bouquet de fleurs fanées et une lampe. D'a-d'ailleurs, elle est un peu fanée elle aussi. Les fleurs et la lampe sont généralement moins fanées de jour, mais, présentement, il fait nuit, alors j'imagine qu'elles prennent une pause. Mais bon, fanées ou pas, elles ne pourraient pas me servir de perles. Je range alors mes livres en récitant les vers de Tristan, décidé à suivre son exemple même si je dois sauter l'étape des perles. Ceux que je récite sont tirés d'un autre de ses poèmes, « Je sors de mon appartement somptueux », que je lis aussi beaucoup :

« l'hiver nous dévore  
cigarette en poudre d'or »

Il ne se passe rien dans ma tête : tout y passe, mais rien ne se passe. Les vers, par exemple, entrent par un œil ou une oreille et puis vont se lover dans mon miel sombre, mais c'est tout. Bien que j'aime penser qu'ils apportent une touche dorée à mon miel, il ne se passe pas grand-chose dans ma tête. Je récite « l'hiver nous dévore/cigarette en poudre d'or » simplement pour le plaisir de réciter et parce que j'aime les ambiances créées par ces mots qui n'ont pas de lien entre eux, voilà tout. Je répète les deux vers chaque fois qu'un livre est rangé, mais puisque mes livres n'ont pas vraiment d'emplacement qui leur est propre dans ma chambre vide et blanche, je les mets un peu n'importe où et peux ainsi faire durer la récitation aussi longtemps qu'il me plaît. Toutefois, j'entends des chiens aboyer avant que la récitation cesse de me plaire et je suis attiré vers ma fenêtre, que les lumières des lampadaires qui se reflètent sur la neige rendent sobrement, sobrement lumineuse. Je regarde dehors un instant et, après avoir pris une grande inspiration, je vois la vie. La vie est là, devant moi, derrière ma fenêtre, dans cet arbre, dans cette neige, dans cette nuit. Comme j'aime bien la vie, je sors de mon appartement très relativement somptueux et vais me promener dans les rues mortes de la nuit vivante.

Je m'arrête dans un parc très loin de chez moi et vais m'asseoir sur une balançoire. Je ne me balance pas, car je n'aime pas beaucoup ça et puis, de toute façon, il y a une ombre qui s'approche lentement à ma gauche avec un petit truc doré qui laisse des filaments de fumée en or sur son chemin. C'est Tristan. Je le reconnais à son monocle qui reflète la neige qui reflète les lampadaires ou, plus littérairement, à son œil allumé. D'où vient-il? D'a-d'ailleurs, probablement. Il me tend sa cigarette en poudre d'or. Je prends une bouffée, mais ça ne goûte pas grand-chose. Ce n'est pas grave. Je goûte sans goûter, mais je goûte tout de même.

Parce que, cette fois-ci, j'en suis sûr : mon miel est un peu doré, à présent.

Par Axel Robin